

A nighttime photograph of a Parisian street scene along a river. The buildings are illuminated from within, and their lights create a warm glow. The lights reflect on the water's surface, creating a shimmering effect. The sky is a deep blue, and the overall atmosphere is serene and nostalgic.

MAREK CORBEL

**IL ETAIT UNE FOIS
1945**

IS EDITION

MAREK CORBEL

IL ETAIT UNE FOIS
1945



© 2013 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

Couverture : IS Edition
Illustration de couverture : Fotolia

Direction d'ouvrage : Harald Bénoliel – IS Edition
Avec la participation de Alexandra Calmès

**Retrouvez toutes nos actualités
sur Facebook et Twitter :**

www.facebook.com/isedition

www.twitter.com/IS_Edition

À Samia et Noan, pour leur patience et leur soutien.

À Willie et au « vrai » Hervé Madec.

« *La jeunesse est la flamme de la révolution.* »

Karl Liebknecht

Prologue

Villetinte, le 8 novembre 2005.

Le frangin exagérait avec tous ses salamalecs de politicard en devenir ! Comme si ça ne suffisait pas, il s'était même montré extrêmement pointilleux quant aux modalités concernant la visite que devait effectuer Driss pour son compte.

Ne pas prendre son véhicule personnel, se rendre tôt sur place, choisir un itinéraire de retour rallongé... À mesure que le bus 304 pris à la gare routière avançait de manière saccadée, en raison du trafic dû aux heures d'embauche dans les sociétés et administrations de la petite couronne parisienne, le messenger de circonstance renâclait à saisir l'intérêt de sa mission. La tenue *sportwear*, arborée pour l'occasion afin de ne pas éveiller l'attention des gardiens, lui pesait. La prescription vestimentaire fraternelle signifiait la nécessité de repasser par le domicile familial afin de récupérer ses affaires professionnelles.

Effectivement le frangin, grâce à ses relations et son entregent politique, lui avait dégoté ce job de technicien-maintenance à mi-temps au Syndicat de l'Eau Urbaine Régional (SEUR). Les neuf cents euros mensuels participaient, modestement il est vrai, à l'approvisionnement financier d'une struc-

ture familiale surpeuplée. La plupart était encore regroupée dans le F5 du quartier Marcel Cachin.

La mère, Nora, la cinquantaine avancée, ne cessait de lui asséner journallement le contraste entre les incertitudes sur son devenir personnel et la réussite apparente du frangin. Mais que pouvait-il espérer, en ayant même raté son BAC Chaufferie quatre ans auparavant ?

Le père Aziz, lui, fourbu par quatre décennies passées dans les usines automobiles de la banlieue Ouest, avait renoncé. Même si une relative élévation professionnelle lui avait permis de quitter la sinistre cité des Coquelicots avant la destruction partielle de cet ensemble en emmenant avec lui ses proches, afin de trouver ce meublé plus spacieux et plus agréable.

Beaucoup des aspirations qu'il nourrissait quarante-cinq ans plus tôt en arrivant du Maroc s'étaient noyées dans le confinement urbain de Bovilliers. À la scolarité décausée de la petite dernière, Myriam, dix-sept ans, s'ajoutait le chômage de Sofia malgré un BAC +2 en secrétariat. La maigre retraite d'ouvrier qualifié de l'automobile parvenait de plus en plus difficilement à affronter un loyer croissant, le prix de la nourriture et les sollicitations multiples du bled.

Heureusement que les revenus du fils politicien, l'aîné, compensaient occasionnellement les fins de mois difficiles ! Le préféré de Nora s'était même acheté un exil résidentiel à Neuilly-Plaisir à quelques encablures du nid familial. Pourtant, Aziz, malgré la fatigue et les problèmes respiratoires, nourrissait toujours de réelles craintes concernant l'avenir du fiston, même si celui-ci était promis à un poste d' élu local d'envergure. Il pressentait dans son for intérieur, et malgré ses lacunes en français, les aspects nauséabonds d'une ascension aussi rapide. En conséquence, le vieux manifestait ostensiblement et à chaque fois sa reconnaissance envers Driss quand ce dernier laissait son obole, honnêtement gagnée, soigneusement repliée sous un verre à thé maternel.

Aziz aussi, en son temps, s'était intéressé à la chose sociale en adhérant au principal syndicat de sa taule de Boulogne, l'Organisation Syndicale du Travail (l'OST), majoritaire dans la boîte comme dans le pays. Il racontait de temps en temps, avec une émotion non feinte, les meetings enflammés sur l'île, mai 68 et le tête-à-queue idéologique de Séguéy devant ses camarades, sans compter « l'établissement » des « maos » et « gauches-pompes » dans les années soixante-dix. Le paternel avouait cependant lors de ces cérémonies du souvenir qu'il s'était contenté davantage d'un rôle de spectateur et de conteur ! Même pas dix ans qu'il était en France, alors les flics ne lui auraient pas fait de cadeau en cas d'arrestation... C'était sans compter, en plus, sur la surveillance des relais d'Oufkir et du roi, toujours actifs dans l'encadrement de leurs congénères marocains immigrés.

Driss ne regrettait pas son café silencieux dans la cuisine familiale avant son départ. L'étendue nue et isolée de la maison d'arrêt, dont il entrevoyait par les vitres du bus les murs blancs délavés, le confortait dans son raisonnement. Pas un rade à proximité digne d'assouvir ses besoins en caféine et accessoirement de nicotine avant le parloir !

Quand avait-t-il vu cet Adel Kadiri pour la dernière fois ? Cinq ans ? Dix ans ? Le frangin restait persuadé qu'ils avaient partagé la même classe au lycée professionnel Camélinat dans leur jeunesse. Un moyen surtout d'argumenter quant à l'indispensable collaboration de Driss !

Dans Bovilliers, Kadiri, deux ans encore auparavant, demeurait le boss. Aucun des « schiteux » de la place ne remettait en cause sa suprême autorité que lui avait déléguée le grand Benhadj, gérant en chef de la « schnouff », sur le nord-est de la région. Le rodage des conditions d'acheminement de la marchandise, par des camions venant aussi bien du Maghreb que du Benelux, assurait un train de vie et une assise enviés pour le fameux Adel. L'écoulement de la came demeurait une simple formalité avant que les choses ne se compliquent.

Sa clientèle des époques fastes s'étendait des bobos, en quête de frisson, aux toxs les plus atteints, souvent réduits à la condition de déchet humain aux abords du périph et de la porte de la Villette. Tout cela sans compter les locaux de l'étape. Kadiri coulait des jours heureux jusqu'à ce jour de 2004 où son interpellation, suite au déballage d'un de ses employés, ne l'envoie à Villetinté dans l'attente de son procès. Depuis, malgré une correspondance ténue avec le grand Benhadj, le trafiquant de Bovilliers tenait à maintenir son emprise menacée sur la ville. D'où cette visite aussi inhabituelle !

Sans la perspective d'ensemble de la maison d'arrêt, son entrée aux arcanes boisées et à la porte vitrée n'augurait guère de son statut d'établissement pénitentiaire. Un moustachu, au nez proéminent et rougi, tenait lieu de personnel d'accueil, attablé à un comptoir sur lequel tenait difficilement un vieux micro. Le surveillant de faction, élancé, s'était juste borné à demander à Driss une pièce d'identité.

— C'est pour quoi ? La visite de neuf heure trente ? On vous demande d'être sur place une demi-heure avant ! Vous êtes de la famille ? Carte d'identité ou passeport et numéro de matricule du détenu ! récita de manière mécanique le concierge de circonstance sans même lever ses fines lunettes de la presse régionale qu'il scrutait.

— Je n'ai pas le numéro de matricule. J'ai rendez-vous au parloir avec monsieur Adel Kadiri. J'ai appelé vendredi et on m'a dit que c'était accordé ! rétorqua Driss en haussant la voix tout en tendant sa carte.

Ce dernier distinguait, dans un des renforcements du hall d'entrée de la maison d'arrêt, plusieurs personnes assises et deux enfants sagement installés sur les genoux de leurs mères, sans doute impressionnés par la gravité du moment et du lieu. À peine Driss parvint-t-il à cerner le léger sourire qu'une des femmes voilées lui adressait en guise de soutien face à l'impolitesse du gardien. Celui-ci reprit :

— Rendez-vous avec monsieur Adel Kadiri ? C'est la meilleure, celle-là ! Bon, vous passez au portail électrique en enlevant tout ce qui est métallique : monnaie, montre, ceinture, et vous attendez avec les autres derrière. On va venir vous chercher dans quelques minutes.

— Allez c'est ça ! Merci quand même ! le défia Driss en guise de conclusion.

À un autre moment, il lui aurait mis un coup de pression à ce vieux poivrot. Mais les instructions du frangin ne souffraient pas de discussion. À terme se jouaient un poste de technicien titulaire dans une commune ou au conseil départemental, et du boulot pour les sœurs également ! Les consignes de discrétion seraient donc respectées. Après tout, ce serait l'affaire de quelques minutes même si le caractère lugubre de l'endroit le troublait.

Mon aide à la réalisation des ambitions électorales du frangin me rapproche plus de Tony Montana que de Martin Luther King ! sourit Driss en percevant la voix éraillée du type de l'accueil dans le micro, sommant les visiteurs de s'approcher de la porte B2.

Les contreplaqués installés de chaque côté de la vitre rayée à de multiples endroits avaient surtout une vertu symbolique. Ce genre de détail confirmait à Driss la promiscuité carcérale que lui avaient racontée quelques compagnons de jeunesse ayant goûté à la case prison. Le maton, dont les couleurs noir et bleu marine de l'uniforme semblaient indiquer un grade supérieur à ses collègues entrevus, s'élança sur un ton directif :

« Vous avez trente minutes pour voir les détenus. Pas une de plus ! Si à la sortie vous souhaitez faire une demande de parloir isolé pour une prochaine fois, présentez-vous à l'accueil ! »

Driss eut à peine le temps de tourner la tête du surveillant en chef vers la glace, qu'une discrète porte s'ouvrit, de l'autre côté. Se succédèrent à travers l'embrasure une dizaine de types aux mines aussi patibulaires que fatiguées. Aucun problème pour reconnaître Kadiri, vêtu d'un survet' noir foncé et

de Nike, qui s'affala d'une traite sur un tabouret qui, sous son poids, crissa.

— Ca va la famille, rouya ? On va pas les tenir les trente minutes ! Alors dis-moi ce que ton frère veut, en plus de ce qu'on a déjà discuté ! commença le trentenaire aux yeux bruns fiévreux et au visage marqué – sans que l'on sache si cette impression provenait de ses rides frontales apparentes ou de ses cernes.

— Oui ça va, merci ! On veut être sûrs que tu checkes avec nous ! Le frangin te demande d'arroser « le nain » pour qu'il soit dans le coup. Il paraît qu'il recycle certains de tes mecs de temps en temps. C'est pas à l'œil ? répondit Driss d'une façon appliquée, en se remémorant les mots soigneusement appris par cœur avec son aîné.

— Ok, pas de soucis pour le nain ! Il va pas caner ! J'en ai rien à secouer de toute manière de l'autre France couille de maire ! J'ai votre parole par contre que les morveux vont déga-ger dans cette histoire ? questionna un Kadiri enroué en finissant sa tirade par un clin d'œil.

— Ouala, je te promets. Ça va Adel ? Pas trop dur la zonz ? ne put s'empêcher de compatir Driss.

— Arrête mon frère ! Si j'avais cru regretter un jour les pi-peuses en manque de crack des squats du canal ! Sérieux, Farid compte sur moi et moi je mise sur vous les Nassah ! conclut-il tout en se levant péniblement.

Driss ne comptait pas s'attarder sur Villetinte une fois sa tâche accomplie. Même si la volée, à l'arrêt de bus, avait tenté une approche arabisée expliquant qu'elle était venue voir un neveu en prison. Dès lors qu'elle comprit les origines de Driss, elle se mit à l'ignorer ! Une « touns¹ »... Décidément quelle journée ! Il lui tardait de retrouver l'atelier en fin de matinée, non sans avoir prévenu auparavant le frangin de la bonne nouvelle.

¹ *Tunisienne.*

La pêche s'avérait plus que satisfaisante. La neutralité bienveillante, voire le soutien de Julien David, plus connu sous le sobriquet du « nain » en son absence, vis-à-vis des entreprises du frangin était actée. Le nain, depuis quatre ans, occupait le poste de directeur du service des sports de Bovilliers. Son enracinement et celui de ses deux frères plus jeunes dans la cité Luxemburg avaient, au moins autant que son talent de footeux héréditaire, largement contribué à ce poste de choix. La tutelle – plus que légère – exercée sur les affaires du « nain » par l'adjointe du maire aux sports depuis vingt-cinq ans, la décatie Roselyne Mahé, laissait à ce dernier une franche latitude quant à l'organisation et au recrutement au sein de sa structure.

Les mecs du quartier en galère – la plupart Antillais, Sénégalais ou Maliens – lui étaient, ou le deviendraient un jour ou l'autre, redevables d'un CDD d'éducateur auprès de la ville dans un domaine plus ou moins sportif. Cette place stratégique lui assurait un rayonnement social que mesurait finement l'aîné de Driss. Ce dernier savait parfaitement que le « nain » était resté un agent électoral fidèle au maire qui, jusqu'ici, n'hésitait pas à faire le coup de poing avec quelques gars, au besoin contre les adversaires de droite comme ceux de la Fédération de gauche, jugés menaçants. Par une information discrète mais bienvenue, qui traînait dans les quartiers, le frangin était arrivé à connaître la porosité existante en termes d'affaires entre Kadiri et Julien « le nain » David. En échange de l'embauche ponctuelle des revendeurs les plus surveillés par les condés, le dealer en chef de Bovilliers lâchait un billet conséquent au directeur des sports en titre afin d'acheter une certaine respectabilité pour ses employés.

L'accord une fois conclu avec Kadiri, il convenait selon le frangin de pousser l'avantage en obtenant l'aide, selon lui déterminante, du footballeur anciennement semi-pro. Driss n'en reviendrait jamais de la propension de son aîné à échafauder les combines les plus tordues pour sa carrière. Quitte à s'affranchir de toute morale. Pourtant, adolescents, c'était lui le plus enclin à s'intéresser à l'Histoire, la lecture, la politique ou le ciné,

même si les résultats scolaires ne suivaient pas, loin de là. Mais jamais, à cette époque, il n'aurait misé un radis sur l'avenir politique du frangin. Se trouver au bon moment au bon endroit ! Rien de tel pour un technicien de maintenance dans son genre !

Driss avait senti dans les expressions de Kadiri une véritable angoisse à propos de ses concurrents locaux dans le business. En effet, un des anciens lieutenants du dealer, un certain Tarek Hamdi, à peine vingt-sept ans, s'était mis en tête, à partir du quartier de La Fontaine, le plus chaud de Bovilliers, de chasser son patron et de composer directement avec le grand Farid Benhadj. De son point de vue, l'essentiel des ressources ramassées sur la ville provenait de sa zone d'influence, de ses vendeurs, ses guetteurs et ses nourrices. Dans un premier temps, Benhadj avait tenté de temporiser, exigeant de Kadiri un pourcentage plus élevé pour l'équipe de La Fontaine avant de désavouer franchement les prétentions croissantes de Hamdi. Dans l'intermède, ce dernier avait non seulement consolidé son influence sur sa cité, mais avait réussi à absorber plusieurs types de Kadiri. Un d'entre eux, serré par les bleus, s'était même mis à table en chargeant son chef de la veille sur le stock de coke avec lequel on l'avait arrêté. Le séjour du caïd de Bovilliers au placard s'en était logiquement suivi d'un détour chez sa mère.

Comment le frangin, avec une aisance égale, parvenait-il à passer de ces égouts du monde des stupéfiants et des trafics en tout genre aux réunions officielles avec le beau linge de la politique locale, voire nationale ? Son dernier exploit en date : organiser une rencontre discrète avec l'imam du coin, le faussement emprunté Mourad Jebali, et ce malgré l'absence de culture et de pratique religieuse dans le sérail familial. Toutefois, ce Jebali, d'après ce qu'avait pu lire ou savoir Driss, était parrainé par le courant islamisant de la mosquée de Paris, pas spécialement réputé pour son ancrage à gauche. Enfin bon, cela restait de la politique ! Le frangin devait savoir ce qu'il faisait.

Règle n°1

« Le pouvoir n'est pas ce que l'on a mais ce que les autres croient que l'on a. ». Saul Alinsky, *Manuel de l'animateur social*.

Laurent Galvino ne décolérait pas quant au standing de son bureau et ce, malgré l'immense table de verre qui lui assurait une perspective intéressante sur les entrants. Pourtant, c'était de haute lutte qu'il avait gagné cette place au printemps dernier ! Le nouveau président du Conseil Départemental de Seine Nord-Est ne se résignait pas à évoluer sur cette moquette beige hideuse, devant ces bibelots ébène fin Brejnev début Andropov ! Après tout, avant son succès électoral, il aurait pu s'en douter à la vue des horreurs commises par Niemayer sur injonction du parti à proximité du bâtiment. Son prédécesseur, le stalinien bon teint Robert Marcori, avait à peine entamé la réfection de plusieurs salles de réunions avant son départ ! Il faudrait revoir le design alors que cette institution locale se trouvait à moins de quinze minutes de la capitale... Tout était décidément à faire dans ce département, comme le slogan que lui avaient soufflé, lors de sa campagne victorieuse, les jeunes de la boîte de com' installée dans le sixième arrondissement.

Mais le député Galvino savait se décontracter face à ce genre de contrariété. Notamment en soirée, avec une séance de stretching puis un massage – dépassant souvent la simple détente – dans la salle de fitness sur Ménilmontant, tenue par la fouguese et sculpturale Christina ! En pensant à cette superbe brune argentine d'une quarantaine d'années, l'élu de Noireuil sur Ourcq convenait intérieurement que ces échappées ponctuelles le changeaient des premières fédérales de la foire à l'oignon de Saint-Jean du Genoux.

Galvino se reconnaissait bel homme en dépit de ses cinquante-six printemps et de la blancheur de sa mince chevelure. Quant à Françoise, « *l'officielle* » depuis de longues années, de son école de sculpture de Belleville, elle avait lâché prise face à ce qu'elle ne considérait plus que comme des incartades de la part de son politicien d'époux. Maintenant qu'Elodie et Anne étaient casées, elle se laissait même aller, de manière occasionnelle, à des aventures sans lendemain avec des jeunes artistes alternatifs, sans le sou, des ateliers de l'Est parisien.

Les dernières velléités de rupture dataient du temps où l'aménagement en Seine Nord-Est était devenu indispensable pour la carrière de Laurent. Puis, la « boboïsation » progressive de Noireuil sur Ourcq où ils avaient élu domicile avait finalement tempéré le climat, d'autant que la commune en question touchait Paris.

Pour faire abstraction de ce décor insoutenable, le président du Conseil Départemental avait encadré sur les murs verts pisseux deux imposantes photographies de sa réserve personnelle, résumant à des niveaux divers la réussite sociale de ce fils d'immigré. Sur la première image, on voyait Galvino radieux, une rose à la main, gravissant les larges marches blanches carrelées du Conseil Départemental sous les acclamations des militants et des élus locaux de la Fédération, le soir de son élection sept mois plus tôt.

Cet instantané ne masquait pourtant pas dans sa mémoire immédiate les bousculades, les sifflets, les huées des militants

communistes présents au moment de la proclamation des résultats. On leur enlevait un bastion non seulement historique, mais peut-être même vital. Il y avait de quoi enrager ! Le député se remémorait avec contentement son coup de Jarnac, au dernier moment, durant cette campagne éprouvante dans cinq cantons du département. Il avait su en toute discrétion faire entendre raison à Angélique Lemoine, maire de Rainvy-le-Sec, candidate lancée initialement sous la bannière communiste de l'Union pour le Progrès à Gauche (UPG) afin de nouer une majorité alternative à celle du vieux Marcori. La promesse d'un poste de vice-présidente en cas d'élection de Galvino et la peur savamment distillée par la Fédération d'un engluement de la carrière politique de la jeune femme si elle demeurait aux côtés de l'ancienne équipe avaient fait le reste. Qu'importaient les menaces téléphoniques. Suite à cette alliance de Françoise Liroux, secrétaire général de l'UPG et députée-maire d'Amelot ville, les intimidations de militants et candidats sur les marchés lors des diffis, le pari était gagné !

L'autre photographie, accrochée plus haut, avait été prise à la pointe de la Torche, un matin ensoleillé, à quelques kilomètres du lieu de villégiature de Galvino. L'écume de mai blanchissant les bords de mer conférait une dimension quasi féérique au paysage. L'ancien professeur de mathématiques ne culpabilisait pas d'afficher à ses visiteurs les alentours de sa résidence secondaire bretonne. Bien sûr, le Finistère était passé de mode pour les responsables les plus en vue de la Fédération. L'heure semblait davantage au Lubéron, à la Creuse, au « tourisme équitable » en somme, au moment de l'entente avec les écologistes ! Mais lui, le petit juif tunisien, débarqué à Belleville en 58, n'avait pas eu la chance de connaître, dans sa jeunesse les vacances à Bénodet, les camps de voile aux Glénans dont parlaient encore en chuchotant les grands bourgeois ayant rejoints opportunément ou par conviction la Fédération dans les années 70.

Aujourd'hui, Galvino paraissait incontournable dans son grand-duché du nord-est de la région parisienne. Rien désor-

mais, dans la Fédération, ne se réaliserait sans son aval ! Cette situation s'avérait d'autant plus sécurisante que les luttes de tendances, nécessairement personnelles, agitaient la direction nationale de l'organisation depuis la défaite inattendue du candidat Robert face à l'ancien président de droite Lavigné en 2000. Robert s'étant retiré et Lavigné ayant démissionné pour raisons de santé, en 2002. L'actuel chef de l'état, Edouard Nevers, n'avait connu aucune difficulté pour vaincre le consensuel président du Conseil Territorial d'Aquitaine, Rémi Clairaux, sans envergure nationale et pourtant massivement désigné par les adhérents de la Fédération. Les années d'opposition s'annonçaient donc longues et les caisses institutionnelles centrales lointaines. La victoire n'en avait que plus de délice !

Ce lundi 8 novembre 2005, le député donnait audience à ses fidèles dans le département concernant la campagne des élections territoriales prévues pour mai sur Paris et ses alentours. Cette échéance apparaissait comme un moyen concluant de poser des jalons dans plusieurs villes de cette banlieue Est, encore tenues par les communistes et l'UPG, à l'approche des municipales attendues pour dans deux ans. Il appela sa chef de cabinet :

— Marjorie ! Hicham Nassah est là ?

— Il est assis sur mon bureau et il t'attend, claironna la blonde aux lunettes tendance et à la poitrine opulente.

— Qu'il entre ! commanda le député.

Dans son costume mauve brillant, cintré à point, un filet d'Azzaro juste ce qu'il faut, le protégé de Galvino, les cheveux courts plaqués, serait bien resté auprès de la perle anatomique qui l'avait accueilli. Avant qu'elle ne convole avec un crâne d'œuf bileux diplômé d'une grande école et secrétaire général d'une ville provinciale tenue par la Fédération, il l'avait culbutée à deux ou trois reprises, après des soirées électorales arrosées dans des bars branchés de Paname.

L'envie de s'encanailler sexuellement auprès d'un « wesh wesh » de banlieue était passée pour la pulpeuse Marjorie qui

s'orientait davantage vers une vie de « Marie-Chantal » à la disposition d'une moitié politicienne. Dont l'inclinaison vers le camp du progrès était proportionnelle à l'importance des postes à occuper. Hicham Nassah s'en remettrait ! Un mec, séduisant, la quarantaine, tiré à quatre épingles, trouvait toujours en fonction de ses besoins chaussure à son pied dans la Fédération. Bien sûr, Hicham jouait le bon fils devant la mère Nora, lui confiant qu'il avait remarqué telle ou telle militante ou responsable « issue de la diversité ». Maghrébine ça allait de soi, et du bon côté du Rif. Mais seule une assise électorale à la hauteur lui permettrait d'envisager de manière indépendante tant son avenir politique que sentimental. Le camouflet essuyé le week-end précédent lors du bureau national de l'organisation renforçait sa détermination. Il lui fallait jouer serré.

— Bon Hicham ! Je voulais te voir par rapport aux territoriales pour pas qu'il y ait de malaise. Comme tu t'en doutes, j'ai défendu ta candidature bec et ongle en place éligible ! Je t'épargne les équilibres entre les fédés selon leur taille, le renouvellement, la parité, blablabla C'est pas passé au final ! Je vais te proposer autre chose et puis tu verras avec Marjorie en partant, y a une commune de l'Oise qui recherche quelqu'un. J'ai pensé à ta sœur, Sofia c'est ça ? débuta Galvino d'un ton serein.

— Ouais c'est ça ! J'ai vu que c'est l'autre karlouche du dix-huitième que vous avez pris ! Consultant d'après ce que j'ai pu lire ! Pour la Fédération, je parie ! Il connaît qui ce mec sur Paris ? Combien de voix il vous ramène ? C'est pas la peine d'avoir dégagé les cocos du département si c'est pour faire n'importe quoi après ! rétorqua sèchement Nassah dans un accès d'agressivité calculée.

— Ecoutes, Hicham, c'est normal que tu l'aies mauvaise ! Je te comprends et je suis en gros d'accord avec toi. Mais bon, on va pas rester comme ça les bras ballants non ? On, ou plutôt tu, vas leur montrer de quoi on est capable sur notre terrain. Tu m'écoutes ? reprit le député d'une voix encore plus douce.

— Allez, sors-moi tes arpeges Président, soupira l'adjoint à la tranquillité publique et au vivre ensemble du maire de Bovilliers.

— Je t'explique, « le vieux », il a appris beaucoup de machins à ceux de ma génération, faut jamais renoncer ! Tu t'en fous de cette place ! Tu passes à autre chose et basta. Il adorait le billard, tu le savais ? Il nous disait « c'est comme au billard, le premier coup peut sembler débile pour tes concurrents ou adversaires, mais c'est l'ensemble qui compte ! ». Le reste tu t'en branles ! Tu crois quoi ? Quand je disais aux camarades élus qu'il fallait être gentil et prévenant avec l'autre pute de Lemoine, ne pas construire de section de la Fédération sur Rainvy ? Tous m'ont traité d'imbécile ! Mais moi je savais que son investiture aux dernières municipales s'était faite dans la douleur à l'UPG et que ses camarades lui savonnaient la planche ! Et ben on va faire un coup comparable avec ton Bernard Doré ! clama Galvino avec un enthousiasme croissant à mesure que son propos défilait.

L'outil du ton de la fausse confiance sur un passé électoral et gouvernemental sublimé marchait toujours avec les plus jeunes. Qu'ils viennent de la haute administration, de la bureaucratie syndicale estudiantine, ou encore des cadres « issus de la diversité » pour reprendre un terme de ces cake de communicants ! D'ailleurs, quand le président du conseil départemental utilisait le terme de « vieux », même ses plus proches ne savaient jamais si c'était l'ancien chef d'état, décédé depuis, qu'il évoquait, ou bien si Galvino faisait allusion au premier ministre de l'Intérieur de la majorité d'alors, le retors Augustin Chevrier. À l'aube des années 80, l'ancien président avait permis à la Fédération, soutenue à contrecœur par les communistes, d'accéder aux responsabilités nationales. Et Augustin Chevrier avait été son conseiller technique un an durant.

Si le petit Nassah lui en voulait, c'était gonflé de sa part ! Après tout, c'était bien Galvino qui l'avait lancé alors qu'il végétait dans un BTS sans lendemain ! La construction en sous-main d'une organisation de jeunesse dans les cités sensibles de

France et de Navarre avait permis au jeune Hicham d'émerger comme président de l'antenne départementale de cette structure. L'égalité des droits, c'était l'idée. Même après plusieurs rodéos ayant tourné au drame dans l'agglomération lyonnaise ou suite aux deux meurtres racistes de voyous en Seine Nord-Est, dont l'un dans un commissariat !

Encore la vista du « vieux », du billard à plusieurs coups ! D'un côté, on coupait progressivement mais définitivement une bonne partie de la jeunesse turbulente reléguée dans les quartiers d'un encadrement lié au stalinisme municipal. Et puis d'un autre, on ringardisait pour un bout de temps la droite et Lavigné. En effet, au même moment, les médias, les faiseurs d'opinion allumaient les projecteurs sur les cadres rancis d'une extrême droite ressoudée soudainement par son vibrionnant dirigeant, le président du Mouvement National Populaire (MNP), Jean-Marcel Auffret. Ce dernier, à partir de succès électoraux conséquents, grâce à ses outrances, parviendrait à affaiblir Lavigné durablement sur les questions de sécurité publique, notamment dans les zones déshéritées de ces villes.

Quel peu de reconnaissance ! Quand les néons journalistiques moralisants s'étaient éteints, au milieu des années quatre-vingt-dix, sur ce Mouvement de la Jeunesse et des Droits (MJD), Galvino avait aidé au recyclage politique de ses chefs, à commencer par le petit Nassah ! Le député était également monté au front quand certains esprits mal intentionnés et la droite revancharde avaient commencé à faire la démonstration de la manipulation discrète du MJD par la Fédération depuis sa création. Qu'est-ce qu'il croyait ? Que c'était en vertu du Saint-Esprit qu'il émargeait à près de quatre mille euros en tant que conseiller au développement territorial auprès du maire de Noireuil sur Ourcq ? Christophe Munoz, un autre des protégés du député. Qu'il écoute, au moins, ce que son mentor avait à lui proposer !

— Je suis prêt à t'entendre, Laurent, c'est bon ! avança, décidé, le fringant Hicham.

— Bien, les communistes, tu le sais mieux que moi, ils sont à sec dans leurs villes ! Ils touchent que dalle en taxe d'activité vue le nombre de boîtes qui restent chez eux ! Remarque, on les comprend après tout ! Des services publics locaux toujours en grève, des élus hostiles et faudrait raquer plus qu'ailleurs ? Y a pas marqué Ceausescu ! Et ton Doré, l'un des plus futés d'entre eux, il a pigé ça ! chuchota, en guise de mise en bouche, le chef départemental de la Fédération.

— Et alors ? questionna, interrogatif dans sa moue, Nassah.

— C'est le seul, pour l'instant, à part les mairies tenues par les nôtres, qui se soit porté candidat pour intégrer l'ensemble interurbain initié par le camarade Munoz à ma demande, compléta, avec un sourire énigmatique, Galvino.

— Abrège parce que là je vois pas en quoi c'est une bonne nouvelle pour moi ! commença à s'agacer le jeune élu tout en plaquant nerveusement ses cheveux sur son crâne.

— Primo, en tant que son adjoint et membre de la Fédération, tu siègeras au conseil de l'ensemble interurbain. Je pense que tu cracheras pas sur les mille neuf cents euros d'indemnités, sans compter le règlement de tes frais ! Secundo, Christophe va filer la vice-présidence en charge de la gestion des personnels anciennement municipaux à Doré. Ce connard va se retrouver non seulement face-à-face avec ses camarades syndiqués de l'OST, mais en plus en délicatesse vis-à-vis des élus de son parti ayant refusé de venir à la mangeoire. Alors de deux choses l'une, il comprend que c'est un piège et il démissionne rapidement, et là tu peux l'attaquer en disant qu'il refuse le développement pour Bovilliers et tu apparais comme l'avenir. En sachant qu'à mon avis, ses lieutenants UPG de la mairie qui auront goûté aux moyens, à tous points de vue, de l'ensemble interurbain hésiteront à le suivre. Une partie restera même avec nous.

C'est la voie royale pour 2007 ! se réjouissait déjà le député au faciès bronzé par les cabines de Christina, le plus souvent avant la partie coquine de la séance.

— Ouais et s'il accepte et qu'il marche avec nous jusqu'au bout ? Il va prendre l'oseille et exiger l'union de la gauche, dès le premier tour aux municipales de 2007. On l'aura dans l'os ! objecta Hicham Nassah, toujours aussi agité mais lucide.

— Ah là là ! Il est temps que tu sois élu ailleurs que dans une ville comme Bovilliers ! C'est toi-même qui me racontes souvent qu'ils n'ont plus un sac ! Que les classes moyennes se barrent dès qu'elles le peuvent ! Il ne reste plus que le dernier carré de fidèles et encore, parce qu'on a un logement social, une place en crèche et un boulot pour le gamin. T'inquiète, si on associe ces élus aux groupes de travail de l'ensemble interurbain avec des indemnités appropriées pendant deux ans, avec avantages divers et variés, ils verront vite où est leur intérêt. L'aventure solitaire et le baroud d'honneur de Doré, très peu pour eux ! s'écria Galvino, rassuré de voir que le gamin saisissait son plan

— Bon, admettons ! Mais y a quand même un lézard pour que ça marche, douta une nouvelle fois Nassah qui se montrait, malgré tout, plus intéressé qu'il y a quelques minutes, chausant ses lunettes d'écaille du dernier cri, soigneusement rangées dans la poche extérieur de son costume.

— Lequel ? bouillonna le président.

— L'autre bon à rien de Michel Courroie ! Faut pas qu'il s'écrase comme une merde, comme d'habitude, si notre affaire fonctionne ! Je sais, je sais... Tu vas me dire que c'est le secrétaire de la section de la Fédération et qu'il faut être correct, lâcha, limite menaçant, le politicien en devenir tout en anticipant les critiques de son patron.

— Je sais que vous pouvez pas vous blairer avec Michel ! Qu'est-ce qui s'est encore passé ? releva, en fronçant ses sourcils fournis, Galvino.

— En réunion de section, lors du vote, on décide de rentrer dans le chou des cocos par rapport au budget. Ils prévoyaient d'arroser encore plus généreusement leurs assos malgré la baisse des dotations ! Et voilà que monsieur l'adjoint aux fi-

nances, sans mandat de la Fédération, se chie dessus en bureau municipal et valide les choix de Doré ! Je t'ai déjà dit que c'était plus possible avec ce fils de pute ! s'énerva, son large front ridé, Nassah.

— Ah ça, ce sont les restes du syndicalisme chrétien de l'ODT²! Toujours les premiers à se mettre à genoux pour confesse devant les bourreaux staliniens, chercha à plaisanter le tombeur départemental des communistes.

Son bref passage dans les groupes gauchisants de l'après-mai 68 avait eu le mérite de confronter Galvino, encore étudiant en sciences, à quelques ouvrages sinon théoriques du moins d'opinion sur le mouvement ouvrier international et français. Autant s'en servir en guise de pirouette quand c'était utile.

— Écoute Laurent, vos chicanes de françaouis, je m'en bats les steaks ! Alors oui ou non, est ce que j'ai carte blanche, quitte à me fritter avec l'autre enculé, pour préparer 2007 et dégager Doré selon ce que tu as prévu ? emboîta rageusement Nassah, comme si la touche d'humour de Galvino avait à nouveau réveillé sa fureur.

— On va dire que je soutiendrai officiellement et sans réserve toutes les initiatives des sections de la Fédération dans les communes où on n'a pas la main. Ça te va ? temporisa, plus caressant, Galvino, saisissant son stylo à plume argenté puis griffonnant quelque chose sur sa carte de visite.

— C'est parfait, Laurent ! On se tient au parfum. C'est quoi cette adresse ? questionna, intrigué, Nassah en lisant attentivement le papier tendu par le boss.

— C'est pour une initiation ! Dans le Neuvième. Même si c'est pas très hallal ou kascher, ce genre de cercle de décideurs ça peut aider à l'occase pour des élections territoriales. Y a toujours de la bourgeoise mature à la recherche de chair fraîche en plus. Moi, j'y vais, de temps à autre. Accompagne-moi la prochaine fois, ce serait bien de t'y voir ! conclua par une poignée

² *Organisation Démocratique du Travail.*

de main assurée le patron d'Hicham obtenant de son subordonné une légère inclinaison du chef.

Bien sûr, l'histoire du « vieux » prodiguant ses conseils au novice qu'il était au début des années 80, ça marchait à tous les coups. Tu parles, que ce soit l'ancien chef d'Etat ou Chevrier, il les avait juste aperçus entre deux cérémonies, congrès, inaugurations. À l'époque, Galvino apparaissait davantage comme un des principaux porte-lingues de Marc Pétrus, brillant ministre des Affaires étrangères, à peine plus âgé que lui, et promis à un avenir présidentiel. Les rencontres secrètes avec les autres courants de la Fédération, les tentatives de déstabilisation du rival Premier ministre Yvart, les trafics de mandats lors des instances de l'organisation... La basse besogne liée à la carrière de Pétrus, c'était pour lui et quelques autres pendant près d'une décennie !

Et même pire, faire accepter aux adhérents et aux élus craignant leur base les renoncements programmatiques du pouvoir. Les fonds baptismaux d'une Europe empreinte de valeurs catholiques sociales, imposant une « saine » gestion de l'Etat, une maîtrise des « grands équilibres » avaient ainsi succédé aux espérances populaires du temps de l'opposition. Et on n'avait jamais même songé à lui pour un poste ministériel ou une mission, lui, le petit maire de Noireuil. Dégueulasse !

Mais Galvino avait beaucoup appris en tant qu'équipier modèle et désormais, il ne demanderait plus l'autorisation à personne pour partir sabre au clair face aux communistes afin de ravir leur talisman électoral. Les quelques contacts issus du syndicat réformiste SU et de chez les cathos de l'OCT, les liens avec le patronage laïc ou maçonnique local, la petite vingtaine d'élus disséminés dans cette banlieue rouge encore ouvrière dont la fierté semblait être incarnée par les hautes cheminées qu'on voyait des Buttes de son enfance, bien maigre pour débiter ! Mais que de chemin parcouru depuis et ça, il ne le devait à personne.

Devant le petit Nassah, pas la peine de faire part de ses doutes quant au caractère encore fragile de son succès printanier ! Les communistes maîtrisaient beaucoup de choses encore. Leurs quinze villes sur le département, la puissante OST implantée dans la plupart des secteurs professionnels et surtout, l'inégalé maillage associatif, sportif et culturel, méticuleusement tressé au fil du temps. Et vas-y, l'association des lecteurs progressistes de Bovilliers, l'union du combat pour les femmes du Rainvy, les réfugiés républicains espagnols de la Seine Nord Est, les Berbères de Montneuve, les Bretons ou les Portugais de Saint-Pirrite etc... Autant de structures qui, pour beaucoup d'entre elles, avaient vraiment défendu les revendications de leurs membres mais servaient, surtout depuis une période plus récente, de rabatteurs le jour des votes. Dans les glorieuses années, d'aucuns assuraient même que les communistes dirigeaient carrément les premières sections locales de la Fédération.

Michel Courroie, par sa couardise, redoutait-t-il une taupe stalinienne encore présente ? De toute façon, cet instituteur retraité ne constituerait pas un obstacle aux yeux de Galvino en cas d'accélération des événements. Il ne fallait pas oublier le taff trouvé à la fille diplômée dans une mairie de l'Isère d'où venait la famille. L'indemnité d'adjoint aux finances de Bovilliers, négociée secrètement en direct par le député avec Doré, suffirait au besoin à faire taire les états d'âme de Courroie. Le bel Hicham le saurait en temps et en heure.

Quelque chose dans les propos de son protégé le gênait pourtant ! « Coco », on ne parlait pas comme ça de l'ennemi du congrès de Tours, dans la Fédération. Même chez les écologistes ou gauchistes embryonnaires du département. La dernière fois que Galvino avait entendu ce qualificatif, il remontait le Quartier Latin avec ses camarades étudiants de son organisation gauchiste afin d'affronter les fachos d'Ordre Nouveau. On était en 73. Les temps changeaient décidément, y compris pour le champ lexical de la jeune garde.

À peine le portique du hall du bâtiment franchi, Hicham Nassah saisit son portable et composa le numéro qu'il avait pris soin d'apprendre par cœur :

« Oui c'est moi ! A priori, tout est en place. Alors comme on dit, chez nous, vous le savez sûrement, Inch'Allah ! »

En guise de réponse, il perçut un soupir de contentement avant de raccrocher et de filer vers la mairie où une réunion de groupe l'attendait. Ça pissait dru sur le parvis du conseil départemental ! Nassah se serait cru sous le crachin breton de Perros-Guirec où les colonies municipales de son adolescence l'avaient conduit à trois ou quatre reprises.

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières complète

Prologue

Règle n°1

« Adieu 1945 »

Règle n°2

Règle n°3

Règle n°4

Règle n°5

Règle n°6

Règle n°7

Règle n°8

Règle n°9

Règle n°10

Épilogue

À propos de Marek Corbel

Mentions légales